

---

# LE MARXISME CRÉATIF DE MARIÁTEGUI: FORMATION ET PRAXIS

---

*Yuri  
Martins Fontes\**

*Le marxisme de Mariátegui conserve son actualité. Parmi les aspects remarquables de son œuvre, il y a la lutte qu'il a menée contre la vision rigide « positiviste », qui comprenait les valeurs et l'évolution de l'Europe comme un modèle universel, ce qui a troublé les conceptions socioculturelles de différents peuples et la pensée marxiste elle-même. À partir d'une analyse historico-dialectique raffinée, il traduit le marxisme à leur propre réalité andine, offrant ainsi de nouvelles voies pour une praxis révolutionnaire.*

*Mots-clés : marxisme ; Amérique latine ; question indigène ; praxis ; socialisme latino-américain.*

**L**e marxisme de José Carlos Mariátegui conserve après près d'un siècle son actualité. Parmi les aspects les plus marquants de sa vaste œuvre, il convient de mentionner la lutte qu'il a menée, au début du xx<sup>e</sup> siècle, contre l'affectation « positiviste » marquée par le biais eurocentrique et évolutionniste – vision rigide qui comprenait les valeurs et l'évolution civilisatrice de l'Europe comme un modèle universel et irremplaçable, ce qui a troublé non seulement les conceptions socioculturelles de différents peuples dominés par les Européens, mais également la pensée marxiste elle-même (il critique notamment l'Internationale socialiste). À partir d'une analyse historico-dialectique raffinée, Mariátegui traduit le marxisme à leur propre réalité andine – une nation aux caractéristiques bien particulières – offrant ainsi de nouvelles voies pour une praxis révolutionnaire en Amérique<sup>1</sup>.

Bien que les contributions de Mariátegui au marxisme soient aujourd'hui reconnues, dans les milieux académiques et éditoriaux internationaux, ce ne fût seulement dans ce

\* Docteur en Histoire Économique de l'Amérique Latine (Universidade de São Paulo/Centre National de la Recherche Scientifique).

1. Voir, entre autres : Mariátegui, *Defensa del marxismo* [1929], Lima, Amauta, 1969 ; Michael Löwy, « Marxisme et romantisme chez J. C. Mariátegui », dans *Esprits de Feu : figures du romantisme anti-capitaliste*, Paris, Sandre, 2010, p. 238-254. Voir aussi sur les thèmes proposés dans cet article : Yuri Martins Fontes, *Marx na América : a práxis de Caio Prado e Mariátegui*, São Paulo, Fapesp/Alameda, 2017.

nouveau siècle qu'il arriva à occuper un espace de postérité à travers sa vaste œuvre. Ses écrits, élaborés essentiellement dans les années 1920, valorisent la dimension révolutionnaire du romantisme, la « force spirituelle » parfois oubliée de la pensée de Marx et Engels – comme le remarque Michael Löwy<sup>2</sup> –, et ils parcourent entre autres des thèmes historiographiques, philosophiques et littéraires, dans lesquels il utilise avec habileté de l'outil *dialectique* pour analyser la réalité et la pensée de son époque. C'est le cas de son principal ouvrage historique, *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne* (1928), dont la structure, conformément à la méthode de Marx, part de la compréhension des relations économiques les plus élémentaires pour monter à des analyses culturelles les plus complexes<sup>3</sup>. Ses nombreux articles et essais abordent aussi bien des questions propres à son pays – une nation insérée dans un contexte latino-américain périphérique –, que des aspects universels du marxisme et de la géopolitique mondiale : du « communisme agraire », au « mythe émancipateur » indigène ; de la Russie de Lénine et Lounatcharski, à l'Inde de Gandhi et Rabindranath Tagore ; du « message » des peuples de l'Orient, aux revendications pionnières des féministes ; du « surréalisme » et la « praxis », aux premières analyses psychologiques sur l'irrationalité humaine.

Discutant avec des révisionnistes, des régionalistes, ou des « marxistes dogmatiques », ou encore attirant l'attention sur des personnages importants dans le jeu de pouvoirs et des idées contemporaines, il élargit l'expérience socialiste de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle – initiant alors ce qu'on pourrait appeler l'*anthropophagie* latino-américaine du marxisme. Éminent pionnier d'une pensée marxiste proprement américaine, Mariátegui exerce aujourd'hui une forte influence sur différents mouvements sociaux – des groupes résistants paysans ou indigènes, aux groupes guérilleros de diverses tendances révolutionnaires<sup>4</sup>.

Selon l'auteur – pour qui la *praxis* est une catégorie centrale du marxisme – la théorie doit être organiquement tournée vers la pratique, ou encore, la faculté de « penser l'histoire » est identifiée à celle de « la créer ». Ceci est la raison de son point de vue que la « société occidentale » vit un déclin :

« Qui ne peut imaginer le futur, ne peut imaginer le passé [...]. Les révolutionnaires incarnent la volonté de la société de ne pas se pétrifier [...]. Il arrive que la société perde cette volonté créatrice, paralysée par une sensation de désenchantement [...]. Mais alors, on constate inexorablement son vieillissement et son déclin. »<sup>5</sup>

---

2. Löwy, *op. cit.*, 2010. Voir aussi : Löwy et Robert Sayre, *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992.

3. Mariátegui, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Lima, Amauta, 1989 [1928]. En français, voir : *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, Paris, Maspero, 1968.

4. Influence qui passe par des débats théoriques dans les mouvements sociaux comme le Mouvement des Travailleurs Ruraux Sans Terre (Brésil), avec sa stratégie d'occupation des « latifundios » ; la résistance guérillera indigène de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (Mexique) ; et des groupes ouvertement armés comme les léninistes des Forces Armées Révolutionnaires de Colombie.

5. « *Heterodoxia de la tradición* », dans *Peruanicemos el Perú*, p. 84. C'est notre traduction du texte original – comme toutes les citations de cet article en langue française. Voir aussi : Yuri Martins Fontes, « Mariátegui e a filosofia

On retrouve ce ton d'un *marxisme chaud* – courant qui comprend, entre autres, Ernst Bloch e Benjamin –, dans l'ouverture de *Sept essais*, quand il demande qu'il soit reconnu, au minimum, par la vertu qu'il ait engagé tout son « sang » dans ses « idées »<sup>6</sup>; il définit son concept de praxis comme une *pensée-combat*: « Ma pensée et ma vie constituent une unique chose, un processus unique ». Selon Mariátegui, la réalité est toujours une *réalité interprétée*, et donc il n'existe pas de critique « impartiale » ou purement « objective » – comme cherche à nous le faire croire le discours conservateur: « Ma critique renonce à être impartiale ou agnostique »; « toute critique obéit à des préoccupations de philosophe, de politique ou de moraliste »<sup>7</sup>.

En dehors de son classique *Sept essais*, on peut dégager parmi ses principales œuvres: *La escena contemporanea* (sélection d'articles de 1925) et des œuvres posthumes que l'auteur lui-même a laissé pré-organisées, *Defensa del marxismo: polémica revolucionaria* (débat philosophique de 1929), *El alma matinal y otras estaciones del hombre de hoy* (1950) et *La novela y la vida* (1955), en plus de sélections (essais et articles) organisées de manière posthume par ses éditeurs comme *Temas de Nuestra América*, *Peruanicemos al Perú*, *Cartas da Italia* et surtout *Ideología y política* (qui traite de l'indigénisme et du « communisme agraire » au Pérou).

## PÉRIODE DE FORMATION INITIALE

Né à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Mariátegui a reçu sa formation dans une époque politique et philosophiquement perturbée, alors que, d'un côté les forces capitalistes avaient fait connaître à l'humanité une des pages de son histoire les plus sanglantes (la Première Guerre Mondiale), et de l'autre côté la Révolution Soviétique faisait apparaître une sortie de ce système que l'auteur percevait comme irrationnel et anti-éthique.

Immergé dans une période historique très dense, il ne se limita pas aux abstractions historiques *gauchistes*, mais aidé de sources solides, se consacra aux événements historiques et géopolitiques cruciaux, de manière à examiner les possibilités humaines dans l'instabilité d'après-guerre – un scénario dans lequel d'ambitieux impérialismes, au milieu de ses disputes internes et d'un expansionnisme sauvage, démontraient leur incapacité à offrir une paix durable à une société incrédule et dévastée. Ainsi, Mariátegui perçut la naissance du fascisme, comme *réaction* à cette « crise de la démocratie ».

Lima, au début du XX<sup>e</sup> siècle, était déjà une capitale cosmopolite, dont la culture avait plus de relations avec l'Europe qu'avec la propre région intérieure du pays. Les élites

---

de *nosso tempo* » (Préface), dans J. C. Mariátegui, *Defesa do marxismo – polémica revolucionária e outros escritos*. São Paulo, Boitempo, 2011.

6. Ceci, dit-il, « selon un principe de Nietzsche » – *Siete ensayos...*, p. 7. Mariátegui fut l'un des premiers penseurs à reconnaître l'importance de certains aspects de la pensée nietzschéenne pour le marxisme (comme Henri Lefebvre), spécialement en ce qui concerne la dégradation de la civilisation bourgeoise-chrétienne (aggravée dans la période d'entre-deux-guerres) – malgré les nombreux problèmes de ce philosophe, qu'il critique. Sur le *marxisme chaud*, ou « romantique », voir: Löwy, *op. cit.*, 2010.

7. *Siete ensayos...*, p. 125.

des classes dirigeantes étaient tournées vers les modèles étrangers et seul l'indigénisme, à partir des années 1920, avait interrompu partiellement cette tendance. Travaillant comme typographe depuis son adolescence, dans les préludes de la Première Guerre, l'autodidacte Mariátegui débuta dans l'écriture comme un critique littéraire et de poésie, et publia ses premiers articles politico-journalistiques autour de ses vingt ans. À travers cette activité, il se rapprocha du mouvement ouvrier qui était en gestation depuis la fin du siècle précédent, dans la lignée anarchiste bakouniniste apportée en Amérique par les militants européens, parmi lesquels certains avaient participé à la Première Internationale<sup>8</sup>.

À cette époque, les prix des aliments avaient beaucoup augmenté, de telle manière qu'à la suite du mal-être populaire, l'agitation ouvrière se développait fortement. Les écrits de tendance socialiste de Mariátegui soutiennent les grèves et se confrontent à la classe dirigeante de Lima. Considéré comme un journaliste notable, et même un peu esthète, il écrit à partir de 1916 des chroniques régulières pour le journal « El Tiempo », véhicule qui rapidement commence à dénoncer les temps démagogiques d'une politique de spectacle qui servait à détourner l'attention du fait que la bourgeoisie de la côté péruvienne, alliée aux grands propriétaires ruraux de l'intérieur du pays, transformaient de plus en plus la nation en un « secteur colonial » du capitalisme impérialiste. En 1918, un intense mouvement pour la *Réforme Universitaire* se déclencha à Córdoba (Argentine), et s'étendit peu à peu à tout le continent ; l'auteur enthousiasmé affirme qu'il s'agissait de la « naissance de la nouvelle génération latino-américaine »<sup>9</sup>. Néanmoins, il observe que ce n'est qu'avec quelque exagération qu'on pouvait parler d'un « bolchevisme universitaire » – puisque le mouvement était juste une nouvelle visage des idées démocratiques libérales<sup>10</sup>.

Mais ce fut un *signe initial* – comme le fut également la revue *Nuestra Época*, fondée par lui-même cette même année, qui selon lui, ne dressait pas un « programme socialiste », mais résultait d'un effort idéologique dans cette direction. Cette revue marque ainsi les débuts de Mariátegui en tant qu'éditeur – ce qui constitue une partie importante de son activité politique – point de départ, selon lui, de son « orientation socialiste »<sup>11</sup>.

## FORMATION POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE

La fin de la Première Guerre annonce au Pérou et au monde une période d'agitation des classes laborieuses, avec des revendications clés – comme la « journée de 8 heures ». En 1919, Mariátegui fonde le journal *La Razón*. La même année, une grève générale est violemment réprimée et plusieurs leaders ouvriers sont emprisonnés. La pression populaire finit par destituer le président José Pardo et, dans la confusion, à faire arriver au pouvoir Augusto Leguía – un enthousiaste de l'*indigénisme conservateur*. Ce fut le début d'une décennie

8. « Mariátegui : gènesis de um pensamento latino-americano », Bellotto et Corrêa, p. 7-8.

9. *Sept essais...*, p. 129-130.

10. Robert Paris, « Préface », dans *Sept essais...*, *op. cit.*, p. 7-9.

11. « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista », dans *Ideología e política*, p. 127.

de *populisme de droite* – économiquement pro-américain, mais qui flirtait également avec le mouvement indigéniste –, période pendant laquelle furent créées diverses institutions et entités relatives à l'indigène (comme le *Comité pour la Défense des Droits Indigènes*), et promues des congrès indigènes « officiels ». Après quelques jours, une nouvelle grève force le président à libérer les leaders ouvriers emprisonnés ; à la suite, une multitude de personnes part en marche pour célébrer cet événement dans les rues de Lima, s'arrêtant devant la rédaction de *La Razón* pour acclamer les directeurs de l'« unique journal qui, dans un climat de conservatisme et dans des moments difficiles, a défendu la cause du peuple » – d'après la déclaration d'un des leaders grévistes, l'orateur anarchiste Nicolás Guturra<sup>12</sup>.

Un mois après, en réaction à un autre article du jeune éditeur critiquant le nouveau gouvernement, le périodique est fermé et Mariátegui est discrètement exilé en Europe, avec une bourse gouvernementale, en tant que « propagandiste du Pérou à l'étranger » (bénéfice conciliateur, car il était un parent de l'épouse du président). Affirmant son « dégoût de la politique créole » de son pays, Mariátegui part pour l'Europe, rompant alors avec ses premières expériences de littéraire « contaminé de décadentisme » et, à partir de ce moment-là, se tourne « résolument au socialisme ».

Il passe trois ans en Europe et connaît alors la Tchécoslovaquie, l'Autriche, la Suisse, l'Allemagne, la Hongrie, la France et l'Italie (surtout Rome, où il vivra). Au milieu de l'influence fertile de ce moment historique vécu là – postérieur à la *Révolution d'Octobre* – l'Europe le rapproche des œuvres de Marx, Engels et Lénine, ainsi que de l'effervescent mouvement communiste italien et du surréalisme. Analysant le parti révolutionnaire soviétique, Mariátegui distingue la convergence entre *théorie* et *pratique*, et celle entre *philosophie* et *science* ; il affirme que Lénine est « incontestablement » le rénovateur le « plus énergique et fécond de la pensée marxiste »<sup>13</sup>. Selon ses *Cartas de Italia* – lettres publiées à l'origine en tant que correspondant du journal *El Tiempo* (Lima) –, c'est en Italie que s'est joué l'essentiel de son apprentissage du Vieux Monde ; cependant, il accompagnera en France l'évolution du mouvement surréaliste, en rencontrant Roman Rolland et Henri Barbusse (qui plus tard fera l'éloge de Mariátegui, le « nouvel homme américain », la « nouvelle lumière de l'Amérique »).

Dans cette période *italienne*, il déclare s'être marié avec « une femme et quelques idées » : c'est dans ce pays qu'il consolide sa formation en tant que « communiste » et, où en 1921, se joint à Anna Chiappe, camarade qui restera toujours à ses côtés, qui lui transmet un « nouvel enthousiasme politique » et que l'aidera à dépasser son jeune « décadentisme de fin de siècle »<sup>14</sup>. La famille de Anna est proche de Benedetto Croce, philosophe qui lui fit

---

12. J. Rénique, *A Revolução Peruana*, São Paulo, Editora Unesp, 2009, p. 51. R. Paris, « *La formación ideológica de Mariátegui* », dans *Podestá et al., Mariátegui en Italia*, Lima, Amauta, 1981, p. 105.

13. *Defesa do Marxismo*, *op. cit.*, p. 31.

14. Mariátegui, « *Apuntes autobiográficos* » – lettre envoyée à l'éditeur Enrique Espinoza, de la revue *La vida literaria* (janvier 1927).

connaître l'œuvre de Georges Sorel, dont il admirera le concept du « mythe » et sa défense de l'usage de la violence *révolutionnaire* contre la violence *institutionnelle*; selon lui, Sorel fut le meilleur à savoir tirer parti de la pensée de Henri Bergson (philosophe qui, de son côté, menait le péruvien à s'intéresser à la psychologie). En Italie, il assiste à des occupations d'usine, des congrès de travailleurs et se rapproche du mouvement « *Ordine Novo* » à Turin, se mettant alors en contact avec les idées d'Antonio Gramsci et d'Umberto Terracini – et il a alors l'opportunité d'observer de près la création du Parti Communiste de l'Italie. Ses rares références à Gramsci – malgré la sympathie exprimée pour son mouvement – sont dues, au moins en partie, à la difficulté d'accéder aux écrits de l'Italien, en particulier à son retour au Pérou<sup>15</sup>.

De plus, l'Europe fut pour lui un point d'observation de l'Orient : la Révolution Chinoise, le réveil de l'Inde, des Arabes et des divers mouvements rebelles d'après-guerre. Il remarque dans ces événements le déclin d'une société occidentale déjà vieillissante. Cette idée sera renforcée par son observation *in situ* de l'ascension du fascisme italien, qu'il perçoit comme la réponse du grand capital à une crise sociale et politique profonde. À partir d'une perspective anthropologique *inversée* pionnière – d'abord avec l'humilité d'un disciple ouvert au centre de la pensée moderne, puis déçu par la suite des tragédies –, il saisit des détails de la crise européenne jusque-là négligés par les Européens eux-mêmes, comme c'est le cas de la décadence de ce qu'on appelle la « démocratie bourgeoise », qu'il voit très tôt comme une nouvelle farce se redessinant avec des traits autoritaires. Son analyse cherche la racine du problème ; il perçoit que le fascisme n'était pas un mouvement *étranger* à l'ordre bourgeois, mais au contraire : sa *solution*, une *réaction* à ce qu'il dénomme la « crise de la démocratie », c'est-à-dire un mouvement structurel d'adaptation qui précède les nouveaux épisodes de l'impérialisme monopoliste, dans lequel la *démocratie libérale* et ses institutions parlementaires ne servaient plus les intérêts de la bourgeoisie ; ou autrement, c'était l'expression malade d'une classe dominante qui ne se sentait déjà plus protégée par ses institutions *pauvrement* démocratiques<sup>16</sup>.

Parallèlement à toute cette effervescence sociopolitique, Mariátegui a accès aux ouvrages de penseurs chez lesquels il perçoit une arme critique pour dénoncer l'aliénation, l'impuissance et le caractère artificiel de l'homme moderne – compris dans une structure socioculturelle répressive et insalubre –, tels que : Freud (il s'intéresse très tôt à la psychanalyse autrichienne nouvellement créée) ; Nietzsche (avec des réflexions sur l'« irrationalité »

---

15. M. Sylvers, « *La formación de un revolucionario* », dans *Mariátegui en Italia, op. cit.*, p. 50.

16. « La crisis de la democracia », dans *La escena contemporánea*, Lima, Amauta, 1964 [1925]. Il n'a cependant pas assez vécu pour voir l'ascension du fascisme et de son successeur pour les temps sans guerre déclarée – l'impérialisme néo-libéral globalisant. Néanmoins, il a perçu la montée que ce moment réactionnaire extrémiste aurait, comme en témoignent des divers textes, particulièrement ceux publiés sous les titres : « *Biología del fascismo* » et « *La crisis de la democracia* » (dans *La escena contemporánea*). Il analyse également le mouvement d'expansion de l'impérialisme (qu'il comprend comme la consolidation du pouvoir des monopoles) – voir : « *Punto de vista Anti-impérialista* », dans *Ideología y política*, Lima, Amauta, 1970.

humaine); ou Unamuno (vision de l'existence comme « combat éternel »). Cependant, hors de toute intention de faire une *synthèse éclectique*, il utilise ces concepts dans sa charge contre le « positivisme » et le « réformisme » – dans la mesure où ils renforçaient le développement d'un discours effectivement marxiste plus large. Ces investigations lui ont offert des arguments solides pour critiquer les « certitudes positivistes » du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il associe à la Deuxième Internationale, en l'appelant « une fossilisation du marxisme »<sup>17</sup>.

## LA QUESTION INDIGÈNE

Son lien à l'Italie demeure même après son retour, à travers correspondances et lectures. Quand il revient à Lima en 1923, il défend déjà ouvertement la cause communiste. La même année, Haya de la Torre le présente au public des Universités Populaires González Prada (nom qui rendait hommage à l'influent penseur anarchiste) –, le germe de ce qui allait devenir l'Alliance Populaire Révolutionnaire Américaine (APRA) – mouvement international révisionniste (alors de centre-gauche), avec une forte influence au Pérou. Là, il fait presque deux dizaines de conférences de diffusion du marxisme, dans lesquelles il présente sa vision d'une scène mondiale polarisée où les thèses sociale-démocrates ou évolutionnistes n'avaient déjà plus de sens, et où, de cette manière, les entités de travailleurs, comme cette *université populaire*, ne pouvaient déjà plus être des « instituts d'extension universitaire agnostique et incolore » –, mais devaient être avant tout des « écoles de classe » actives. En opposition à la « crise de la démocratie libérale », il propose l'« agitation révolutionnaire et socialiste du monde oriental ». Comme exemple, il cite la renaissance de l'« âme millénaire » des peuples anciens en déclin (comme en Inde, Chine et Turquie), mais aussi le caractère *ouvert* de l'Internationale Communiste, qui à la différence de l'Internationale Socialiste, ne se limitait pas aux hommes « de couleur blanche »<sup>18</sup>.

Au centre de ces débats se trouvait la « question de l'Indien ». À ce sujet, la recherche de Mariátegui vise à soumettre les diverses tendances d'alors à la critique socialiste radicale. Et il va à la racine, critiquant le « nationalisme créole » de l'élite métisse qui veut blanchir, sans aucun lien national, et toujours solidaire avec le colonialisme; il propose un nationalisme d'avant-garde qui revendique le « passé inca ».

Avec la création en 1926 de la revue *Amauta* (en quechua *guide, maître*), il fragilisa son court rapprochement avec l'APRA (qui eut lieu avant tout durant la Révolution Mexicaine). Conduite par Haya de la Torre, l'APRA avait un projet indéfini et révisionniste – bien que Haya lui-même admirait Lénine, qu'il avait l'habitude de citer pour accentuer le fait que la question *essentielle* de la révolution était une « question de pouvoir ». Au début de la polémique avec l'APRA, Mariátegui se positionna contre l'indigénisme *paternaliste* prêché par cette organisation. Il défend l'idée qu'en Amérique, il ne pourrait pas uniquement y exister une image européenne du communisme, mais qu'une « création héroïque » serait nécessaire,

---

17. *Signos y Obras*, Lima, Amauta, 1971; A. Melis, « La lucha en el frente cultural », dans *Mariátegui en Italia*, *op. cit.*, 18. J. Rénique, *op. cit.*, p. 50-61.

dans laquelle la communauté paysanne autochtone, essentiellement «solidaire» dans ses bases sociales, deviendrait le fondement de l'État «contemporain» communiste. Il rejette également la théorie de certaines indigénistes «racistes» qui, en opposition symétrique aux racistes eurocentristes, affirmaient que les Indiens auraient quelque chose d'inné, propre à son genre, qui les pousserait *naturellement* à se libérer. «Appuyer cette thèse, c'est tomber dans le mysticisme le plus naïf et absurde», dit-il. Au racisme de ceux qui méprisent l'Indien, car ils croient en la «supériorité absolue et permanente du blanc», il serait «insensé et dangereux de leur opposer le racisme de ceux qui surestiment l'Indien avec la foi messianique dans sa mission en tant que race de la renaissance américaine»<sup>19</sup>. La race en soi n'est pas émancipatrice; les Indiens, comme les ouvriers, sont sujets aux mêmes «lois» qui gouvernent les peuples. Ce qui permettra l'émancipation de l'Indien est le «dynamisme d'une économie et d'une culture qui portent en elles le germe du socialisme». C'est alors le rôle de la révolution – proclame-t-il, concordant avec quelques thèses marxistes de son époque – de convaincre les indigènes, métisses et noirs que seulement un gouvernement de travailleurs et de paysans, représentatifs de toutes les ethnies, peut les libérer de leur oppression.

En 1927, Mariátegui prend en charge la publication de *Tempestade en los Andes* de l'historien et anthropologue Luís Valcárcel – un chercheur d'Amérique précolombienne qui a promu l'indigénisme andin –, ouvrage qui sera connu comme la «bible de l'indigénisme radical». Dans la préface, Mariátegui écrit la phrase qui devient un emblème de son marxisme: «l'espoir indigène est absolument révolutionnaire». Il posait ainsi la révolution socialiste comme un «nouveau mythe» indigène, comme la *foi* à partir de laquelle le communisme péruvien construira ses fondements. Rejetant les perspectives «humanitaires ou philanthropiques» du problème de l'Indien, il définit la nature profonde de celui-ci comme *économique*: le «problème de l'Indien» est le «problème de la terre» et du «latifundium». Donc, son discours se radicalise: il déclare l'*indigénisme* comme un «substrat révolutionnaire émergent», et conteste l'opposition de l'APRA, accusant son *indigénisme paternaliste* d'avoir été construit «verticalement» par des métisses des classes lettrées («créoles»), ce qui bien qu'utile à la condamnation du latifundium, manifeste un penchant *philanthropique*. Et la *philanthropie* ne sert pas la révolution, comme le communisme ne peut être confondu avec le *paternalisme* ou l'*humanisme*.

## **DIALECTIQUE ET PRAXIS RÉVOLUTIONNAIRE**

À cette époque, l'APRA – dont le projet était flou, sans contours idéologiques clairs – fluctuait entre le nationalisme conservateur et l'*Internationale Communiste*. Dans le *Congrès International contre l'Imperialisme et l'Oppression Coloniale* (Bruxelles, 1927), Haya définira sa ligne autonome, en rejetant l'orientation communiste et en optant pour le *multiclassisme* du Kuomintang chinois (cela, seulement quelques mois avant que l'entente *nationaliste*

19. *Ideología y política*, p. 69-70.

*communiste* chinoise ne soit rompue et que les forces du Kuomintang aient commencé à persécuter les « rouges » de Mao Tsé-Toung).

Avec la publication en 1927 de l'essai « *El problema de la tierra* » (inclus dans les *Sept essais*) –, dans lequel il fait sa déclaration célèbre dans laquelle il s'affirme comme *marxiste* « convaincu et confessé » – Mariátegui commence ses travaux d'« investigation de la réalité nationale, conformément à la méthode marxiste ». La collision frontale de ses idées avec cette intellectualité provinciale et nationaliste était évidente; en 1928, a lieu la rupture. Dans une lettre à Haya, il expose son désaccord, notamment quant à la politique d'alliance de classes; celui-ci lui répond, l'accusant d'un excès d'*européisme*; à laquelle il réplique qu'il a fait en Europe « le meilleur » de son « apprentissage », et qu'il croit qu'il n'y a pas de « salut pour l'Indo-Amérique » aujourd'hui sans la « science et la pensée occidentales ». « Mes jugements sont nourris par mes idéaux, mes sentiments, mes passions » – et puis, affirme-t-il: « J'ai une ambition énergique et déclarée de contribuer à la création du socialisme péruvien ». Selon lui, la tâche révolutionnaire contemporaine est de fusionner dialectiquement le meilleur héritage de la pensée occidentale moderne (que pour lui, c'est surtout le marxisme), au meilleur de les sagesse « orientales » (toujours dans le sens d'un *autre*, d'un *non-occidental* – dans ce cas, il se réfère à la culture andine, avec leurs habitudes communautaires de « coopération mutuelle » et leur « foi révolutionnaire »)<sup>20</sup>.

Plus tard cette année, il fonde le *Parti Socialiste Péruvien*, en mettant comme priorité sa participation à la III<sup>e</sup> Internationale – organisation dont il ne partirait plus. Secrétaire-général, il défend que le Parti doive adapter son action aux conditions sociales péruviennes, mais sans arrêter de suivre des critères plus universaux, car les événements nationaux sont soumis à l'histoire mondiale: la méthode de la lutte sera le *marxisme-léninisme* et sa forme, la *révolution*.

C'est en 1928, période agitée de la vie de Mariátegui, que commencent ses grandes disputes politico-philosophiques. Il conteste avec vigueur non seulement le nationalisme conservateur (qui l'a accusé de « européisé »), mais également le dogme positiviste qui (celui-ci européisé) prévoyait une « évolution naturelle » dans le socialisme – conformément à l'histoire européenne. Dans sa polémique, il voit un champ pour de nouvelles investigations qu'il considérait comme vitales pour la « modernisation » de la pensée marxiste et léniniste, qui selon lui doit absorber ce qu'il y a de meilleur dans chaque conception distincte de la vie, ou dans des nouvelles théories qui pouvaient lui être utiles. Ce serait alors le moment pour questionner la supposée *centralité* de la culture *occidentale*, à la faveur d'une dialectique qui la mette en relation et la confronte aux pensées « orientales ». Le marxisme, affirme-t-il, bien qu'ayant commencé en Europe, comme le capitalisme, n'est pas un mouvement spécifique ou particulier, mais un processus mondial.

---

20. *Sept Essais*, p. 32 et suiv. Voir aussi: Martins Fontes, 2017, *op. cit.* (chapitre 2).

L'année suivante, sa contestation complète de l'*aprimisme* de Haya devient formellement publique – dans l'essai classique « *Punto de vista anti-imperialista* » (1929). En résumé, il détaille et approfondit ses critiques de la « bourgeoisie nationale » : les élites latino-américaines ont aucun intérêt à se confronter à l'impérialisme, comme le présuppose « ingénument » l'APRA, car à la différence, par exemple de la Chine, elles ne sont pas liées au peuple par quelque histoire ou culture commune. Au contraire : « l'aristocratie et la bourgeoisie blanches méprisent le populaire, le national » – avant tout ils se « sentent blancs », et le petit-bourgeois méprise les imite<sup>21</sup>. Le discours générique anti-impérialiste essaye de dépasser l'illusion de la *souveraineté nationale*, mais n'annule pas l'antagonisme entre les classes en Amérique : « Les éléments féodaux ou bourgeois dans nos pays sentent pour les Indiens comme pour les noirs et les métisses, le même mépris que les impérialistes blancs » – déclare-t-il. Ainsi, seule la révolution socialiste peut arrêter l'impérialisme de manière radicale<sup>22</sup>.

## **POUR UN MARXISME LATINO-AMÉRICAIN AUTHENTIQUE**

Comme on pouvait s'y attendre, les positions audacieuses de Mariátegui ont attiré des détracteurs, non pas seulement parmi les *révisionnistes* de l'APRA, mais également parmi les *marxistes dogmatiques*. Selon les observations de Löwy, le socialisme latino-américain de l'époque était polarisé entre deux attitudes antagoniques : avec d'un côté, le marxisme eurocentrique, qui voulait soumettre de manière mécanique le particulier à l'universel en méprisant toute singularité qui échappait au modèle européen précédent ; et de l'autre côté, l'exotisme indo-américain, révisionnisme populiste et éclectique qui surestimait les spécificités locales, portant préjudice à l'universalité de la théorie de Marx<sup>23</sup>. De cette manière, en raison de l'accent que Mariátegui met sur la « question indigène » et au vu de son insistance (précoce dans le milieu marxiste) sur l'évaluation des éléments irrationnels dans, par exemple, la formation de la conscience politique, il ne tardera pas à être traité de « subjectiviste ». En réponse à cette aile du *marxisme*, il dit qu'il n'est pas un « spectateur indifférent au drame humain », mais au contraire : « un homme, avec une idéologie, des croyances »<sup>24</sup>.

Dans sa notion de « dialectique totalisante », il concevait le « vrai marxisme moderne » comme une connaissance qui veut saisir le « tout » qui comprend l'être humain, ne pouvant laisser de côté aucune des « grandes acquisitions du xx<sup>e</sup> siècle en philosophie, en psychologie,

21. « *Punto de vista anti-imperialista* », dans *Ideología y política*, p. 53.

22. « El problema de las razas en América Latina », dans *Ideología y política*, p. 67.

23. M. Löwy, « *Puntos de referencia para una historia del marxismo en América Latina* », dans *El marxismo en América Latina*, p. 12 et suiv.

24. Préface à *La escena contemporánea*.

etc.»<sup>25</sup> De plus, Mariátegui accuse l'eurocentrisme d'avoir contaminé la connaissance humaine en général, y compris le marxisme, de sorte qu'il est maintenant indispensable de *l'incorporer* dans les particularités historiques de chaque peuple – ou bien, se faire une *appropriation créatrice* du marxisme.

Avec la publication de ses *Sept Essais* (1928) – un des premiers grands ouvrages marxistes américains –, il s'affirme comme une référence dans la pensée communiste, au point d'attirer l'attention de Zinoviev, qui le considérait comme un « authentique créateur »<sup>26</sup>. Peu après, il rédige ses trois *Thèses* présentées dans la *Conférence Communiste de Buenos Aires* (1929), en discutant avec des membres de l'Internationale, qui défendent la formation de « nations autochtones indépendantes » ; il insiste sur le fait que dans les Andes, la « question agraire » est l'axe central de toute analyse.

Peu après, en 1930, l'état de santé du penseur et activiste andin s'aggrave et il meurt, avant d'avoir 36 ans. La veille de sa mort, il regrette les voies réformistes que prend la Révolution Mexicaine, dont il fut un enthousiaste défenseur – événement qui a confirmé l'orientation révolutionnaire indigène en Amérique, mais qui alors se limitait à la thèse de l'« État médiateur ». Dans une de ses dernières paroles, le marxiste clame aux révolutionnaires d'étudier le « léninisme »<sup>27</sup>.

*Traduction : Nathalie Monot (EHESS) et Yuri Martins Fontes.*

---

25. Note présentée dans la *I Conferència Comunista Latino-Americana de Buenos Aires* (1929), dans *Ideología y política*, Caracas, El Perro y la Rana, 2010, p. 54.

26. R. Paris, « José Carlos Mariátegui », dans *Marxists e nacions en lucha*, Lyon, Institut d'Estudis Occitans, 1976.

27. Miroshovski, « El populismo en Perú », dans Aricó, *Mariátegui e los orígenes del marxismo latinoamericano*. México: Pasado y Presente, 1978, p. 55.